

Antoine CHEVRIER

Un homme libre dans ses choix

Un homme libéré par l'Évangile

Le Père chevrier a entendu un appel à la sainteté. Cet appel s'est manifesté dans une nuit de méditation à Noël 1856. Sur cet événement qui a bouleversé sa vie de prêtre, AC n'a pratiquement rien écrit. Une simple allusion dans la lettre 52 à l'abbé Gourdon qu'il désirait voir rejoindre le Prado : « *Ce beau mystère de l'incarnation qui a touché votre cœur est bien vraiment le fondement de notre zèle, de nos actions et un grand motif de nous humilier devant Dieu. C'est ce mystère qui m'a amené à demander à Dieu la pauvreté et l'humilité et lui a fait que j'ai quitté le ministère pour pratiquer la sainte pauvreté de Notre-Seigneur* »

Rien d'explicité.. mais tout le V.D, toutes ses « *études de NSJC dans l'Évangile* » surgissent bien de cet évènement. Et chaque mot du tableau de Saint Fons. Et surtout la liberté totale de sa mise en pratique...

Le Père Chevrier n'a pas mis par écrit un récit décrivant la grâce qu'il a vécue au cours de cette nuit de Noël 1856. Mais il l'a évoquée oralement bien des fois. IL le faisait toujours avec une certaine retenue par crainte d'exprimer avec des mots une expérience « brûlante » et de ne pas être compris. IL glissait ça et là des confidences dans des entretiens familiers. Il lui arrivait d'en parler au cours d'une retraite à Limonest ou à Saint Fons. Sur le moment les auditeurs n'ont pas toujours saisi l'importance de ces révélations ; avec le temps ils en ont souvent oublié les termes exacts, mais pas l'impression qu'ils en avaient gardée.

Beaucoup plus tard, quand on a rassemblé les témoignages en vue du procès de béatification du Père Chevrier, douze de ces laïcs, sœurs et séminaristes, prêtres ont essayé de redire ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Père Chevrier lui-même.

Dans ces témoignages on parle de « lumières et de joies qui devaient décider de toute sa vie », de « *lumières toute particulières sur le mystère de*

l'incarnation », de « *lumières sur la pauvreté* ». On parle d'une « impression extraordinaire ». On dit surtout qu'il a compris des paroles de l'Écriture, des événements qui lui sont apparus sous une lumière nouvelle. Et alors dit Auguste Brunet, « il a compris ce que Notre Seigneur demandait de lui »

Voilà « il a compris ». Il entre dans une connaissance. Il connaît mieux Jésus-Christ. Il connaît ce que Jésus-Christ attend de lui.

Le Père Chevrier confiera beaucoup plus tard à mademoiselle de Marguerye, une des ses dirigées : « *ma vie fut désormais fixée* »

Le Père Broche un des premiers séminaristes puis prêtre du Prado avait cette conviction : « la vocation du Père Chevrier s'est décidée là... c'est ce que lui-même appelait sa **conversion** »

Une conversion : mot très évocateur, très fort qui dit bien la puissance d'une grâce capable d'ébranler tout ce qui paraissait évident et installé ; la puissance d'une grâce qui parvient à retourner la situation, les convictions et les habitudes les plus ancrées ; la puissance d'une grâce qui libère dans un changement radical et décisif.

Cette conversion du P Chevrier n'a pas été une simple bouffée d'émotions « gazo-mystiques.. Elle a décidé de sa vie, de ses pensées, de ses choix, de ses paroles. Elle l'a jeté dans une détermination et des actes d'une audace et d'une liberté qui nous étonnent quand nous les replaçons dans le contexte de ce 19^e siècle lyonnais.

Dans les jours qui suivent cette méditation devant la crèche, on le voit aller jusqu'à Ars pour consulter et prendre conseil du curé d'Ars qui atteint la fin de ses jours avec une réputation de grande sainteté. (J.M Vianney mourra en 1859)

Puis il essaie de vivre plus simplement ; plus à la manière des pauvres qui l'entourent dans ce qu'était alors le quartier de la Guillotière ; plus à la manière de Jésus-Christ (« *splendeur du Père* » qui naît dans une crèche et « *qui n'a pas de pierre pour reposer sa tête* ». Il tente de se débarrasser de ses beaux meubles, en échange de meubles en bois blanc ; mais le menuisier le dénonce au curé ! A partir de là il n'aura de cesse « *d'aller en retranchant* », vivant de pas grand-chose, imprimant dans son entourage un style vie des plus simples,

pour que les pauvres ne soient jamais mal à l'aise, recherchant la compagnie des défavorisés.

Désormais il se laissera guider, non pas par les goûts et les modes du monde, par les usages de la société et de l'église de son temps, mais par l'Évangile dans lequel il reconnaît cette voix qui ne cesse de lui répéter : « *suis-moi. Viens à ma suite* »

Et chaque fois, c'est le même acte de liberté, le même acte de foi en Jésus-Christ, le même acte de folie, le même acte d'amour du Christ et des pauvres qui l'emporte sur tout.

Il y aura le départ de la paroisse Saint André pour aller vivre à la « Cité de l'enfant Jésus » dans une grande austérité de logement et de nourriture ; dans une grande obéissance aussi puisqu'il sera aux ordres d'un laïc (Camille Rambaud)

Il y aura l'achat de la salle du bal mal famée du Prado, l'ex-bal des vaches (prostituées) alors qu'il n'a pas un sou en poche et que par tempérament il est peu disposé aux « aventures ». Quelques semaines avant, dans une lettre du 17 Octobre 1860 aux demoiselles Mercier et Bonnard (L 268) il écrit : « *je n'ai pas assez de confiance en moi pour oser faire des choses que le bon Dieu n'approuverait pas peut-être ; ...j'aime peu ce qui attire de l'opposition, des contrariétés de la part de l'autorité, je ne sens pas vraiment mes épaules assez fortes pour porter un si grand poids ; les événements d'ailleurs ont si mauvaise apparence, ma santé n'est pas trop robuste et par dessus tout je n'ai pas assez l'esprit éclairé et ingénieux pour prendre à ma charge de pareils soucis ; ma vocation est plutôt d'être dans un petit coin inconnu, ignoré et de faire l'ouvrage qui se présente sans aller trop en avant.* »

C'est dans la conscience de sa fragilité que quelques semaines plus tard il osera louer, puis acheter, ce local mal en point et à la réputation exécrationnelle pour en faire un lieu d'évangélisation, en actes et en vérité, des plus pauvres.. Là il recevra gratuitement (alors qu'il ne dispose d'aucuns moyens) des enfants parmi les plus perdus et défavorisés dans le quartier le plus misérable de Lyon. Il « tremblera » en allant signer avec le frère Pierre, l'acte de vente : « *vous me menez bien, comme Notre Seigneur, à la boucherie* » (Chambost 154-155)

Envers et contre tout, il osera lancer les « séries » : des groupes d'enfants pendant une période de 6 mois. Il fait le pari insensé de discipliner un peu ces enfants blessés par la misère et souvent rebelles, de les « instruire », de les « catéchiser » ; c'est-à-dire de leur faire découvrir leur dignité d'hommes et de fils de Dieu. (au total : 2500 à 3000 enfants)

Il persévère malgré toutes les insuffisances de son entourage : dans les tout-débuts des filles généreuses l'entourent et tachent de le seconder. Mais elles n'ont aucune formation. Les gens du quartier les appellent « *les sœurs du Prado* », avant même qu'elles formalisent un engagement quelconque. La première tentative de noviciat sera vite un échec interrompu. Mais le Père Chevrier voit la nécessité d'évangéliser et, malgré les disputes et les incohérences de ses sœurs, il ose continuer d'avancer.

De même il aura des « collaborateurs » -prêtres et laïcs – peu « collaborants ». Ils ne le comprennent pas vraiment ; ils se dispersent et s'occupent souvent de tout autre chose que de cette pauvre baraque du Prado. Plusieurs vont à l'encontre de ses idées plutôt que de l'aider. Le Père Chevrier se sent seul, et parfois jusqu'à l'angoisse, mais il choisit toujours de répondre à ce qu'il considère comme un besoin et une mission de l'Eglise de ce temps.

Sa liberté le pousse à créer une « école cléricale »- un petit séminaire-mélangé aux enfants, « *barbares* » des « séries » du Prado : un séminaire imbriqué en plein milieu des plus pauvres... à une époque où tout le monde ecclésial ne pense qu'à « séparer » les séminaristes du monde et à en faire des notables(cf Medellin en Colombie : le cardinal Lopez Trujillo interdisant à ses prêtres de balayer leur presbytère...)

Aussi librement, il a l'idée de fonder une œuvre pour les prêtres en paroisses pauvres – avec la tentative d'une première expérience dans les paroisses du Moulin-à-Vent, tentative interrompue parce que le P Chevrier ne faisait pas payer les actes du culte.

Il a cette conviction profonde qu'il faut absolument faire connaître Jésus-Christ, le faire aimer lui et son Père. Et il a compris que , pour cela, il ne faut pas énumérer des règles de morale et de grandes et savantes considérations ; mais qu'il faut expliquer l'Évangile, le faire découvrir à tous, le faire aimer par tous,

le mettre dans les mains de tous (alors que la bible, en ce siècle-là, était plutôt étrangère et pratiquement « interdite » aux catholiques)

Il a l'audace d'aller « ennuyer » les autorités diocésaines et même le pape avec ses intuitions, se projets ; alors qu'il n'est qu'un prêtre sans relations ni grande instruction. Il obtiendra ainsi que ses séminaristes passent les derniers mois de leur formation à Rome.

Bien sûr ce qui étonne ceux qui approchent le Père Chevrier, c'est sa grande liberté vis-à-vis des biens matériels, vis-à-vis de l'argent.. Il a toujours un besoin d'argent pour le bien des enfants. Il lui a fallu beaucoup d'argent pour nourrir, pour habiller, soigner pour instruire ce petit monde dépourvu de tout.. Il a dû sans cesse agrandir et construire des bâtiments. Et il a dépensé énormément. Mais il reste, en cela comme en tout, dans une totale confiance et disponibilité à la Providence. Il écarte toute idée de faire travailler et d'exploiter les enfants que Dieu lui confie. Il se refuse à toute démarche auprès des riches familles qu'il faudrait courtiser. Mais d'une part il laisse venir l'argent qu'on lui offre spontanément-que ces dons viennent des riches ou des pauvres qui l'entourent ; d'autre part il n'hésite pas à se dépouiller lui-même de tout orgueil en allant faire la quête comme un mendiant au seuil d'une église située à quelques centaines de mètres du domicile de sa mère...

Il ne veut être attaché par rien d'autre que Jésus-Christ et les pauvres, les ignorants, les malheureux. Il ne faut pas que les richesses d'argent, ni toutes autres richesses puissent devenir un obstacle, une entrave.

En fait, avec cette confiance en Dieu seul, le Père Chevrier se fait « mendiant » de Dieu lui-même. Sa liberté est celle du pauvre qui attend tout de Dieu. Sa liberté, dans un dépouillement d'abord tout intérieur, lui permet de discerner et de recevoir vraiment les dons que le Seigneur lui fait lui-même et surtout quand ces secours matériels et ces trésors de grâce lui parviennent là où on ne les attend pas, à travers des hommes défigurés par la misère, eux-mêmes dépouillés de tout..

Oui sa liberté est une liberté intérieure (« l'intérieur d'abord ») mais qui se concrétise et se manifeste dans des ruptures avec les manières de penser et de vivre selon le « monde ».

Une de ces ruptures et celle de la prière. La prière obstinée et quotidienne qui se nourrissait de ses milliers de pages et d'heures « *d'étude de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile* ». Le retrait et ses départs fréquents à Saint Fons pour « *remettre de l'huile dans sa lampe* ». La prière comme une nécessité absolue pour recevoir la grâce indispensable et être « *transfiguré* ».

C'est de cette rupture de la prière et de la recherche de Dieu que découlent toutes les ruptures des « *renoncements* » qui sont des actes conscients de liberté. « *il faut que le renoncement sorte de la connaissance de Jésus-Christ* » (VD 158). Ces renoncements sont la traduction d'une adhésion toujours à réaliser à la liberté totale de Jésus-Christ.

C'est ce qui amène le Père Chevrier à vouloir devenir un « *saint* » et à inviter des gens dans cette aventure. Il a l'audace de le faire au milieu de l'agitation et du désordre de cette pauvre maison du Prado. Il le fait dans la fragilité de ses moyens et de sa santé. Il le fait en gardant sa liberté au milieu des appuis plus ou moins intéressés de ceux qui le conseillent (l'évêque de Gabveston, les capucins). Il le fait au milieu des critiques et des ricanements de beaucoup.. il le fait dans les incertitudes du lendemain et les échecs apparents (le départ du P Jaricot et la tentation de fuite des premiers prêtres ordonnés à quelques mois de sa mort).

Il le fait comme une évidence inéluctable. « Seigneur, si vous avez besoin d'un pauvre, me voici ! Si vous avez besoin d'un fou, me voici ! Me voici, Ô Jésus, pour faire votre volonté : je suis à vous ! » (VD 122)

Ce que le Père Chevrier appelait sa « *conversion* » aboutit à cette liberté-là, à la grâce de cette liberté.

Tout ce qu'a vécu le Père Chevrier, toute l'impulsion qu'il a donné au très modeste et fragile Prado qu'il a laissé derrière lui, ce fut le fruit d'une grâce que l'Esprit saint a implanté dans la partie la plus humble et la plus méprisée de l'Église –ce qui est tout à fait dans les manières d'agir de l'Esprit Saint.

« *Je me suis décidé à suivre Jésus-Christ de plus près. J'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible....* »

Certes, cette liberté est la conséquence d'une décision que le Père Chevrier mettra en œuvre tout au long et dans toutes les circonstances souvent défavorables de sa vie.

Mais au départ, cette décision ne surgit pas d'une supposée perfection ou héroïcité du Père Chevrier. Elle est le fruit d'une lumière : d'une grâce manifestée et reçue dans la nuit de Noël 1856. Ensuite, cette grâce – absolument gratuite – a été « *acquise* », elle a été « *achetée* », elle a été « *cultivée* » au jour le jour dans le « *travail* » obstiné de l'Évangile. « *Notre premier travail est donc de connaître Jésus-Christ pour être ensuite tout à lui.* » (VD 46)

La liberté du Père Chevrier s'est sans cesse nourrie de l'Évangile. Elle est l'expression, la traduction, dans ses décisions et ses œuvres quotidiennes, de l'Évangile qu'il « *ruminé* », assimilé, intériorisé.

Et au milieu des défis du monde d'aujourd'hui, dans l'Église d'aujourd'hui, le Prado ne vivra de cette même grâce que si les pradosiens et pradosiennes adhèrent à Jésus-Christ en apprenant sans cesse dans l'Évangile et dans les événements à le connaître, à le reconnaître et à l'aimer, pour le suivre « *de plus près* » dans sa liberté d'aimer.

Jean-Michel Salomon 2017